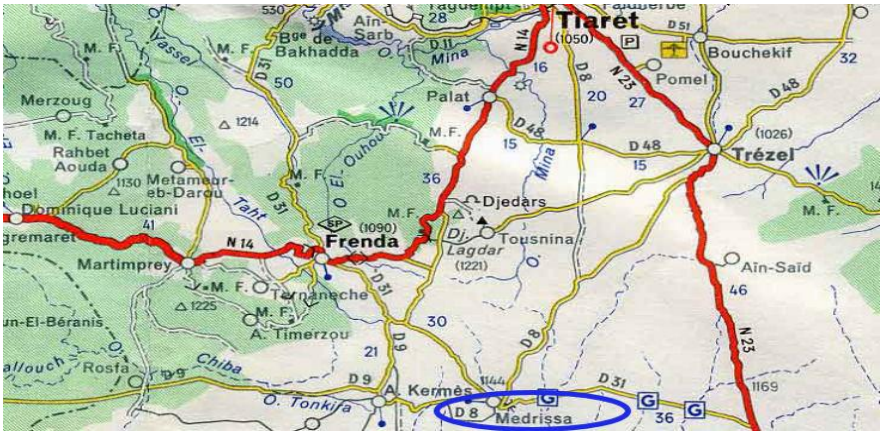
INFO 1016 MEDRISSA « NON au 19 mars »

MEDRISSA

« Dernier village de la Colonisation »

Dans le Sud-ouest algérien, culminant à 1106 mètres d'altitude, ce village est situé à 30 km au Sud-est de Frenda et à 12 km Aïn-Kermes à l'est.



Climat semi-aride sec et froid.

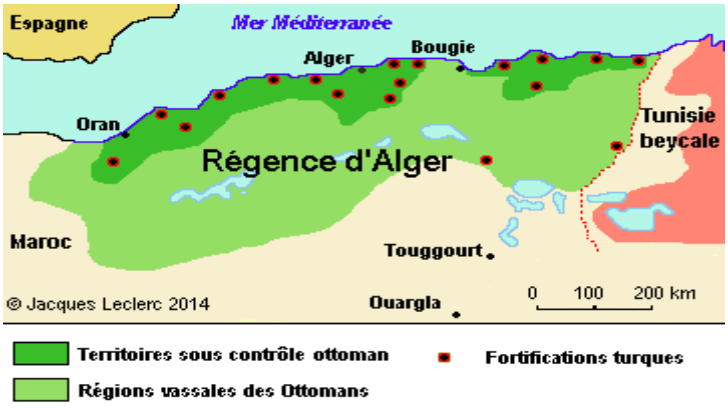
HISTOIRE

Présence turque 1529 -1830

Au début du 18ème siècle, sous la domination des turcs la population locale ne supporte plus la pression de la perception d'un impôt appelé "*raya*". Une résistance farouche s'organise, des révoltes individuelles et/ou collectives éclatent.
Sidi Abd-El-Kader-El-Frendi, chef militaire et religieux de la secte des Derkaouas à la tête de ses compagnons, s'insurge contre les troupes turques dirigées par le Bey de Mascara.
Ce personnage avec la ténacité de ses hommes se bat violemment contre les Turcs et les force à battre en retraite.

Bien avant la conquête française, la région était peuplée par la grande tribu des "Ouled Djerad" (issue des Ouled Ziane Gheraba, confédération des Harar) qui occupe actuellement la partie Sud-ouest de la région de Tiaret. Cette tribu a été remplacée, sur le territoire de Médrissa, par d'autres tribus des "Harar" (Cheraga et Gheraba).

« Pendant la période turque, les Harrar refusèrent longtemps de reconnaître cette domination. Ce serait vers 1737, qu'ils firent leur soumission, sans combat, au bey Youcef, fils de Mostefa Bouchelaghem qui venait de s'installer à Mascara. Bien que soumis pendant plus de 60 ans aux beys de la Province, c'est en 1805 que tous les Harrar, soulevés par le marabout Derkaoui Ben Chérif, allèrent bloquer dans Oran le bey Mustapha Ben Menzali. Après cet exploit, ils se soumirent de nouveau à l'autorité turque » [Source : M. Mansour Margouma]



Présence française 1830 - 1962

<u>Source</u> : Revue Pied-Noir d'Hier et d'Aujourd'hui n° 88

En1906, une commune mixte était créée dans la région de Tiaret. Elle recouvrit la moitié sud du Plateau du Sersou, à partir de la source Aïn-Szarit et l'oued Mecheti au Nord jusqu'au Chott Ech Chergui au Sud. A l'ouest, la commune était limitée pars les monts de Frenda, à l'Est elle s'arrêtait non loin de Taguine, oasis rendue célèbre par la prise en mai 1843, de la smala de l'Emir Abd-El-Kader par les troupes du Duc d'Aumale. Cette commune prenait le nom de la montagne la plus élevée de la région : le Djebel Nador, elle était la plus étendue des communes d'Algérie.



[Prise de la smalah d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale le 16 mai 1843, par A. Decaen (1820-1893 ?), d'après H. Vernet].

« Au début de l'année 1908, le premier Administrateur de la commune M. Montière, chargé des projets de la colonisation, rencontrait les responsables des principales tribus de la région, parmi lesquelles, les Ouled-Haddou, les Ouled-Zian-Cheraga et les Ouled-Sidi-Khaled, afin de négocier la cession d'une partie- le dixième en fait- de leurs terres communautaires, nommées par eux Sabega, aux domaines de l'état pour l'installation de nouveaux centres.

« L'installation de colons dans ces régions semi-désertiques devait favoriser les échanges avec les populations indigènes, créer des marchés où les nomades pourraient vendre leurs produits et s'approvisionner eux-mêmes, apporter des techniques nouvelles de culture des sols et d'élevage, enrichir en un mot le pays.
Quelques mois après l'achèvement de sa mission, M. Montière envoyait un courrier daté du 28 septembre 1908 au Préfet d'Oran pour lui faire part des résultats de ses travaux ; il proposait la création de cinq villages de colons répartis sur le territoire de la commune : Aïn-Dzarit, Tousnina, Matelaz, Aïn-Kermès et Médrissa.



Aïn-Kermès

« Le 29 juillet 1910, il signait un rapport sur la création du centre de colonisation appelé par lui Médrissa, nom de l'oued qui coulait à proximité du site choisi pour la construction du village.
Ce centre devait se situait à 63 kms au Sud de la ville de Tiaret, arrondissement de Mostaganem à l'intersection du grand chemin rural de Trézel à Géryville avec celui de Frenda à El-Ousseukh.

« En fait, jusqu'au début des années 1950, la route goudronnée venant de Frenda et allant vers le Sud, s'arrêta à Médrissa qui, pour beaucoup de gens de passage, était le bout du monde.
Il se composerait d'un ensemble de 10 lots industriels, de 60 concessions agricoles comprenant chacun un lot à bâtir de 10 ares, un lot de jardin de 20 ares, un lot de petite culture de 5 hectares et un lot de grande culture de 65 ha, 600 ha communaux de parcours et 600 ha de terres de réserves, le tout recouvrant un territoire de 5 540 hectares..

« Au centre du village, tracé au cordeau, et autour d'une place, seraient édifiées des bâtiments communaux (mairie, école, poste, lavoir, abreuvoir... de style Jonnart) et sur la périphérie, des ouvrages, tels que cimetière, aire à battre, pépinière, seraient à réaliser.
Enfin, lorsque la Djemaâ des Ouled Haddou approuvait, début 1913 les mesures de recasement qui avaient été proposées tout semblaient devoir permettre de projeter la mise en chantier des édifices publics et la vente des concessions.

« Hélas, la grande Guerre (1914/1918) interrompait un si bel élan.

« Après bien de nombreux rapports décidant de l'abandon ou non du projet, c'est en 1928, 20 ans après le rapport de M. Montière, qu'a été créé le dernier village de colonisation en Algérie.
Il allait naître dans la commune mixte de Djebel-Nador et serait le cinquième centre de cette commune après les villages de Trézel, Aïn-Dzarit, El-Ousseukh et Aïn-Kermès qui avaient été créés respectivement en 1894, 1912, 1923 et 1925.

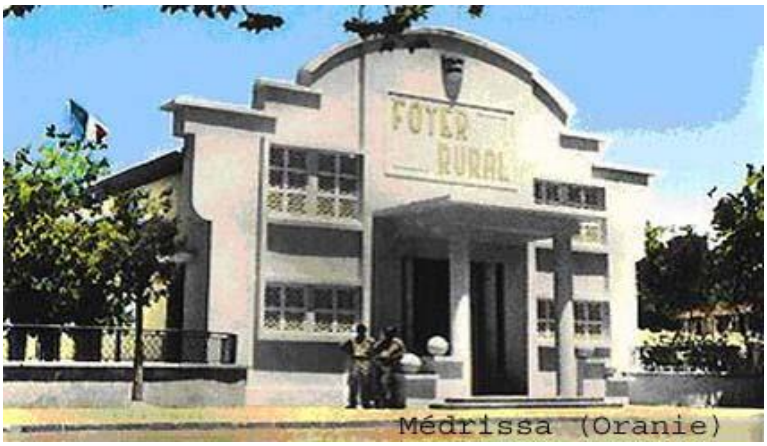
« Les colons qui venaient, pour une bonne moitié, directement de Métropole, étaient appelés les immigrants.
Les autres acquéreurs, les Algériens meubles et bagages chargés parfois sur un chariot tiré par deux ou trois chevaux, étaient souvent des familles installées depuis des générations dans la colonie et qui avaient fait leurs preuves.

« Ils étaient tous désireux de créer leur propre exploitation, de se mettre à leur compte, acceptant de payer plus cher que leurs compatriotes de Métropole leurs futures concessions. Quatre familles nombreuses recasées du village voisin d'El-Oussekh complétaient la petite communauté des 39 foyers de peuplement du nouveau village.
Au début les familles de colons vivaient sous la tente ou dans les baraques en planche sommairement construites.
Certains hommes, venus parfois seuls, dormaient même sous les chariots.

« Avec une grande détermination ils s'attelaient aux nombreuses tâches que l'installation dans cette nouvelle colonie nécessitait.
En quelques semaines, les terres étaient défrichées, les arbres étaient plantés, les fondations des maisons étaient creusées, femmes, hommes, enfants servant de manœuvres aux rares maçons que le village comptait car les indigènes étaient encore trop peu nombreux à venir demander du travail.
Ces pionniers qui, en ce printemps de 1928 bâtissaient Médrissa avaient répondu à des conditions très strictes :
-Etre français, marié ou bien veuf ou divorcé avec au moins un enfant mineur à charge,
-Jouir de ses droits civils, n'avoir jamais été acquéreur concessionnaire, à quel que titre que ce soit de terres de colonisation et n'acquérir qu'une seule propriété, payer au moment de l'achat, les frais 3/12ème avec les frais de la vente.

« Alors, personne à Médrissa ni ailleurs en France ou en Algérie ne savait qu'on ne verrait plus se créer d'autre centre de peuplement français de cette importance en Algérie. Personne ne pensait que ce village qui avait 20 ans à naître, ne vivrait que 34 ans avec ses familles d'Européens.
« Médrissa connaitra très vite les nombreuses calamités prédites : terres peu généreuses, gelées de printemps, automnes secs, hivers rigoureux, étés torrides. Sirocco, sauterelles, grêle, paludisme, typhus, maladie des troupeaux et des céréales auxquelles s'ajoutèrent les crises économiques, la mévente du blé et les nombreuses tracasseries que l'administration et la Caisse de consolidation faisaient subir aux colons endettés.

« Ces gens eurent à lutter dès le début et pendant près de vingt ans contre toutes ces difficultés au point que certains parmi eux, abandonnèrent leurs biens ou furent déchus de leurs droits de concessionnaires.
Les plus nombreux, victorieux enfin, ne connurent la réussite et la récompense de leurs efforts sur cette terre qu'ils avaient domestiquée que pendant quelques courtes années avant que ne se déclenche la guerre qui les contraignit à l'exode.



Médrissa (Oranie)

« Fin 1932, 35 colons de Médrissa sur 40 ont sollicité un prêt de consolidation, mais jusqu'en 1933 rien n'est vraiment fait pour eux. Ils sont « *à bout de souffle* » ou « *criblés de dettes* ». Le Gouvernement Général a pourtant reconnu ses erreurs dès Juin 1932 ; il a déclaré ne pas vouloir laisser végéter les agriculteurs qui viennent s'installer sur les Hauts Plateaux.

« L'administrateur lui-même, écrit en juillet que : « *les exploitations n'ont pas atteint le degré de prospérité que l'on pouvait escompter* ». Les créanciers, les huissiers se ruent chez les mauvais payeurs et leur enlèvent ce qui leur reste de matériel, de cheptel ou même de blé conservé en emblavure. Il est courant de lire dans la situation de peuplement que certains colons n'ont plus rien. L'administrateur rapporte, selon l'autorité locale, que tel colon est dans une très mauvaise situation, tel autre dans une situation médiocre, etc…Dans le pire des cas, et si le colon a commis l'erreur d'exercer, contrairement à ses engagements, une profession secondaire, il n'hésite pas à proposer la déchéance.

L'un d'eux, ruiné, désespéré, se jeta à la mer du pont du bateau qui le ramenait en France.

« Ce n'est qu'à la fin de l'année 1933 que les colons de Médrissa et d'Aïn-Kermes, les plus en difficultés, sont « *consolidés* ». Une caisse de secours a enfin été mise en place pour leur venir en aide. En contrepartie, leurs biens sont sous séquestre. Mais les aides promises ne sont toujours pas versées fin Janvier 1934. Déçus les colons adressent une pétition, le 8 février 1934, au Préfet d'Oran et rédigée par M. Henri Huc, pour solliciter un recasement dans un autre centre. Ils protestent également auprès du Directeur du syndicat agricole de Tiaret contre le non paiement des mensualités qui leur sont dues depuis plusieurs mois.

« La fin de l'année 1934 s'achève sans qu'aucune mesure concrète n'ait vu le jour.
En janvier 1935, une liste est adressée pour Médrissa, par le Préfet d'Oran, des demandeurs d'agrandissements (22 colons) et de ceux qui souhaitent être recasés (15 colons).

« En finalité aucun colon de Médrissa ne sera recasé mais tous obtiendront leurs agrandissements en 1938
Les plus nombreux, victorieux enfin, ne connurent la réussite et la récompense de leurs efforts sur cette terre qu'ils avaient domestiquée que pendant quelques courtes années avant que ne se déclenche la guerre qui les contraignit à l'exode.



L'église



transformée en mosquée

COMMUNE MIXTE DE DJEBEL NADOR

Les communes mixtes, géraient par des Administrateurs civils, ont été créées pour remplacer les Bureaux arabes qui étaient militarisés. Ce fut d'ailleurs l'une des raisons qui provoqua l'insurrection de 1871.



(*Source Anom*) : Elle est créée par arrêté du 16 décembre 1905, à effet au 1er janvier 1906 (centres de Trézel, El-Ousseukh et tribus issues de la commune indigène de Tiaret Aflou). Elle est supprimée par arrêté du 4 décembre 1956. Chef-lieu : El Ousseukh puis Trézel.

Composition :

***-AÏN-DZARIT* : Centre de population peuplé à partir de 1912, agrandi vers 1926. Il est érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956, dans le département de Tiaret.**

***-AÏN-KERMES :* Centre également appelé Tametit, peuplé en 1924, érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956.**

***-AÏN-SKHOUNA :* Village de la commune mixte du Djebel Nador, devenu le siège de la commune d'Aïn-Skhouna créée par arrêté du 4 décembre 1956 (partie du douar Ouled-Djerad).**

***-LA-FONTAINE* : Le centre de population d'El Ousseukh créé vers 1890, chef-lieu de la commune mixte de Djebel Nador en 1905, abrite par la suite un centre de traitement pour ovins. Il prend le nom de La-Fontaine vers 1950 et est érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956, dans le département de Tiaret. Une section administrative spécialisée porte le nom de la commune.**

***-MEDRISSA* : Centre de population de la commune mixte de Djebel-Nador, établi en 1920-1922, érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956, dans le département de Tiaret.**

***-OULED-DJERAD :* Le douar Ouled Djerad est issu du territoire des tribus des Ouled-Zian-Gharaba et Merabtine Gharaba (fraction des Ouled-Abid et Ouled-Bou-Atia), de la commune mixte du Djebel-Nador, délimité et constitué en un seul douar par arrêté du 27 décembre 1918. Il est érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956, dans le département de Tiaret.**

***-OULED-KHARROUBI :* Le territoire de la tribu des Ouled-Khelif est délimité par arrêté du 6 décembre 1918 et constitué en deux douars : Ouled- Kharroubi et Ouled Bou-Renane. Les deux douars forment la commune d'Ouled-Khelif créée par arrêté du 4 décembre 1956.**

***-SAHARI :* Le territoire des tribus de Sahari-Cheraga et de Guenadza est délimité par arrêté du 15 juillet 1910 et constitué en un seul douar sous le nom de Sahari, dans la commune mixte de Djebel-Nador. Le douar est érigé en commune par arrêté du 4 décembre 1956, dans le département de Tiaret. Une section administrative spécialisée porte son nom.**

***-TOUSNINA :* Centre de population projeté en 1920-1922, projet abandonné en 1939. Un village est créé ultérieurement.**

La Grande Pitié de la Colonisation

***Lettre d'un colon de MEDRISSA* adressée à Eugène Cruck, rédacteur à *l'Echo d'Oran* :**

Médrissa le 30 décembre 1932,

« C'est avec un grand intérêt que je viens de lire votre article du 28 décembre, intitulé : « *Où est le médecin de colonisation du village de Médrissa* ? »

« Je tiens personnellement à vous remercier pour l'intérêt que vous porter à notre pauvre et cher village. Permettez-moi de me présenter : Je suis d'une famille de Bourgogne et suis né à quelques kilomètres de Dijon, en 1898. Je suis venu m'installer ici, à Médrissa, à 29 ans, dans l'espoir, comme tous les autres colons, de pouvoir y vivre en travaillant honnêtement. Dans l'espace de cinq ans, j'ai englouti 67 000 francs d'argent liquide et contracté des dettes qui atteignent aujourd'hui un chiffre énorme. Et à l'heure actuelle, impossible de travailler, pas de rations pour les animaux, pas d'argent.

« Nous n'avons jamais vu le médecin de colonisation, seul l'huissier pour nous saisir ! Protêt, jugement, commandement tendant à saisir, reconnaissance du jugement, et souvent, pour 1 500 francs, avoir autant de frais. Et, quand même, travailler avec acharnement pour récolter 150 quintaux sur 50 hectares. Et maintenant comment manger ? Impossible d'avoir un peu d'argent ; ma famille m'a envoyé 1 000 francs ces jours-ci pour que je puisse vivre ; j'ai sept chevaux à vendre, on m'a offert 70 francs l'un ! Quant-il n'y a plus de paille, ils seront condamnés à crever de faim !

« Au village, nous n'avons plus de légumes, pas même quelqu'un qui en vende, pas de boucher, et le plus triste, pas de boulanger. Il faut aller chercher le pain à Frenda, faire 56 km, aller-retour ; le kg de pain nous revient à 9,30 francs. Et comment aller chercher nos comestibles ? Avec quoi ?

« Nous n'avons pas de courrier ; beaucoup de colons, pour des affaires urgentes, ont fait le trajet Frenda-Médrissa à pied, même la nuit. Mais, me dites-vous : Comment, recevez-vous lettres et journaux !

« Et bien, c'est un brave colon qui, malgré qu'il ait dépassé la quarantaine, avec un courage incroyable, par tous les temps, fait tous les matins depuis bientôt cinq ans, 32 Km à pied pour aller chercher le sac postal. Il est obligé, souvent d'attendre pendant des heures que le courrier d'Aïn-Kermes passe et le lui remette. Et si le courrier est passé ? Attendre le soir que le courrier revienne….Et pendant ce temps, journellement, jeunes ou vieux colons cherchent à droite, à gauche, une occasion pour descendre à Frenda. S'il n'y en a pas, on part d'ici en carriole, à 2 heures du matin ; comme les moyens ne permettent pas de coucher à Frenda, l'on revient à la nuit, l'homme et la bête fourbus.

« Et bien, cher défenseur de notre pauvre centre, ne trouvez-vous pas que cet état de chose doit finir. Si nous sommes dans un centre déshérité, nous sommes aussi des hommes, des contribuables, des Français ; pour ma part, sauf pendant la guerre, je n'ai jamais tant souffert moralement. Après avoir, pendant quatre ans, servi dans un régiment de ligne qui a l'honneur de porter la fourragère rouge (15-2 à Gérardmer), être sentinelle à Médrissa et ne pas avoir le droit, bientôt, de manger du pain, c'est triste !

« Que la voix de votre journal se fasse entendre pour nous ; nous avons confiance en vous! Médecin, courrier, eau pour les jardins, renflouement, agrandissement, pouvoir travailler et se reposer tranquille ; quel rêve !
Veuillez agréer, cher Monsieur, mes salutations empressées. (Signé Maurice Tournois).

Monsieur Ulysse Sauze, correspondant *d'Oran-Matin*, fait connaître par voix de presse, la situation désespérée du village. L'adjoint spécial, M. Léon Sauze et son conseiller municipal M. Louis Douzon, se battent pour obtenir des terres d'agrandissement.

***L'Echo d'Oran* matin du 24 juillet 1935 fait paraître l'article ci-après :**

« *Une pétition revêtue de 43 signatures a été adressée pour activer cette question d'agrandissement vital pour le centre et les colons, pionniers des Hauts plateaux. Leurs concessions de trop faible superficie ne peuvent pas leur assurer leur vie et la continuation de cette entreprise de colonisation, puisqu'ils ont dépensé leurs économies et fait des dettes [..]*
Le Gouvernement général de l'Algérie l'a reconnu et leur est venu en aide par des moyens financiers tels que la consolidation, etc…Cela leur permet d'attendre mais ne les guérit pas, au contraire.

Résultat : La colonie dépense de l'argent sans espoir de retour et les malheureux colons perdent tout espoir de relèvement et tout envahis par le découragement et le dégoût, ne voyant au bout de leurs peines, que le déshonneur de ne pas avoir pu tenir leurs engagements, et la misère définitive…

DEMOGRAPHIE

- Source DIARESSAADA -

Année 1954 = 873 habitants dont 177 européens ;
Année 1960 = 1939 habitants dont 282 européens.

LA VIE D'UNE INSTITUTRICE EN ALGERIE

- Auteure : Mme Gilberte MENE- CHADÈS –

Source : https://www.clan-r.org/portail/la-vie-d-une-institutrice-en-algerie

« Après avoir quitté le Lycée Stéphane Gsell, en 1938, j'effectuais une scolarité de trois années à l'Ecole Primaire Supérieure de Mascara et j'optais pour l'Enseignement
En octobre 1941, j'avais 21 ans et j'habitais encore chez mes parents à Tiaret. J'y reçus ma première nomination pour El-Ousseukh dont je soupçonnais à peine l'existence.

« Je vais essayer de situer géographiquement le village de mes débuts dans l'enseignement. El-Ousseukh fut rebaptisé « *La-Fontaine* » car c'était un point d'eau pour les troupeaux de moutons et de chameaux qui transhumaient vers la région montagneuse d'Aflou. Ce village est situé sur la route de Tiaret-Aflou, en direction de Laghouat, coupant la steppe entre le Djebel Nador et le Djebel Amour. Le Chélif, le plus long des cours d'eau d'Algérie, prend sa source dans ce véritable château d'eau : le chott Ech-Chergui environne ce pays du mouton. Ces gros élevages motivent l'activité commerciale de ce petit centre. La population se composait essentiellement de commerçants musulmans et juifs originaires du M'Zab. Quelques familles françaises et espagnoles d'éleveurs de moutons, quatre gendarmes, un garde-champêtre, le receveur des postes et l'institutrice constituaient, à cette époque, le petit noyau européen.

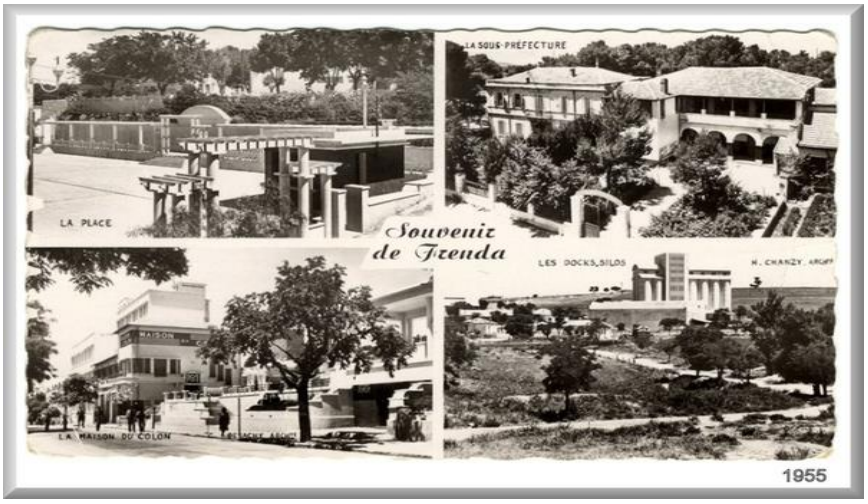
« L'agglomération, au plan régulier, rappelait bien d'autres villages d'Algérie édifiés à la limite du désert. Les épiceries nombreuses, tenues par des sédentaires, offraient à l'acheteur résidant où nomade : « thé, café », sucre,

semoule, dattes savoureuses de Laghouat, du savon, des vêtements rutilants pour les Mauresques et des tapis de haute laine confectionnés à Aflou.

« L'effectif scolaire s'élevait à une quarantaine d'enfants, d'ethnies différentes, s'étendant du cours préparatoire au certificat d'études. Dans l'ensemble, cette palette variée, colorée, se montrait assez docile et appliquée, mais mes connaissances pédagogiques étaient plutôt floues et malgré ma bonne volonté, étais-je en peine d'enrichir valablement leurs connaissances. Avec le peu de documents possédés et ceux plus rares encore trouvés à mon arrivée (*l'école était nouvelle*), je passais mes soirées à essayer d'élaborer un emploi du temps pouvant occuper rationnellement divers cours, sans pouvoir compter sur les échanges ou consultations rituels entre collègues et directeur. J'étais donc « *chargée d'école* » et quelques courriers avec l'Inspecteur primaire canalisèrent quelque peu mon éparpillement.
Avec beaucoup de travail, de bonne volonté réciproque, les cours se déroulèrent cahin-caha, pendant ce premier trimestre 1941.

« Les vacances de Noël arrivèrent. Elles furent tellement glaciales et enneigées que la route Tiaret-Aflou étant coupée, je ne pus rejoindre ma famille. Mon cadeau de Noël, cette année-là, fut ma première rémunération s'élevant à 1 382,50 Francs anciens… bien sûr. Nous savons que les instituteurs étaient, et le sont encore,… les fonctionnaires les plus mal payés !
Après un hiver extrêmement rigoureux, l'année scolaire se déroula sans trop de problèmes et fut pour la petite institutrice non initiée que j'étais un édifiant et enrichissant démarrage dans l'enseignement.

« Après mon mariage, à la rentrée 42, je sollicitais et obtins ma nomination pour Médrissa où était établie ma belle-famille.
Médrissa est située à peu près à la même latitude qu'El-Ousseukh, mais au Sud de Frenda, sur la route de Tiaret-Mascara. Sa population se composait surtout de petits « colons » d'origine métropolitaine qui avaient été recasés dans ce coin d'Algérie où leur avait été attribuées des concessions de terres arides et pierreuses, à exploiter. Leur ténacité, leur volonté et surtout leur courage avaient eu raison de cette terre à céréales aux rendements faibles et fluctuants étant donné l'irrégularité du régime pluviométrique.
L'école jouxtait la mairie et le bureau de poste, sur la grande place nue du village, dans un bâtiment stylisé. Elle se composait d'une grande classe et d'un appartement attenant qui, pour tout mobilier, possédait une mauvaise table, une chaise branlante, et surtout, à ma grande frayeur, un régiment de souris que je ne parvenais pas à exterminer, qui circulait librement, jour et nuit, et me tenait en état constant d'angoisse.



« A Médrissa, l'effectif scolaire comptait une quarantaine d'enfants, mais majoritairement européens. Mon adoption par ces enfants fut instantanée. Ils s'échelonnaient eux aussi du cours préparatoire (5 ans) à la préparation à l'examen des bourses et au certificat de fin d'études (13 à 14 ans). Cette diversité de cours à assumer dans cette classe unique était affolante. Cependant l'intérêt, la gentillesse des familles, la sollicitude et la bonne volonté de ces enfants furent remarquablement encourageante.

« Cette première année à Médrissa vit la réussite à l'examen des bourses, de deux candidats présentés… et je n'en fus pas peu fière ! L'application, le désir d'apprendre ont promu la réussite de leur vie pour la plupart d'entre eux ; j'ai pu m'en assurer car j'ai eu la joie émue d'en retrouver quelques-uns, au cours des réunions « *médrissiennes* » organisées en France.

« La guerre sévissait en Europe. La vaste commune-mixte du Djebel Nador, dirigée par un administrateur français, à Trézel, se trouvait fort démunie et ne parvenait pas à assurer l'approvisionnement de l'école, en bois de chauffage… Le froid était grand, les chutes de neiges importantes et fréquentes, et le gros poêle antique qui trônait au milieu de la classe serait resté figé, glacé, si chaque matin, chaque élève n'était arrivé avec sa bûche

sous le bras. Nous pûmes ainsi affronter les rigueurs de ces hivers glacés. La chaleur des étés naissants était tout aussi rigoureuse.

« De 1942 à 1945, j'assumais ma lourde tâche d'enseignante en cédant parfois au découragement, en dépit de l'aide épistolaire de notre Inspecteur primaire, Monsieur Giulani qui résidait à Mostaganem et ne pouvait, en cette période de difficultés de toutes sortes, se déplacer pour inspecter mon travail. Sa sympathie, ses conseils éclairés et paternels m'ont aidée à réaliser cette tâche d'enseignante dans laquelle je parvenais tout de même à m'installer.

« Trois années scolaires se sont ainsi écoulées dans ce petit village à 250 kilomètres d'Oran, bien éloigné de Tiaret et sans moyen de locomotion. Je souris encore en me souvenant d'un petit Gilles de cinq ans, aux cheveux roux, aux joues criblées de tâches de rousseur, aux yeux bleus pétillants d'espièglerie, qui à la sortie de la classe de onze heures, demandait à une grande fille du certificat de fin d'études si elle savait ce que voulait dire « *aller au chloff* ». Devant son ignorance, il lui lança : « *bien sûr, tu ne sais pas parler anglais* ». J'éclatais de rire à cette boutade. Ce petit malin, je l'ai retrouvé ainsi que la grande fille apostrophée.

« Dans ces deux villages à la limite du désert, la pureté de l'air était vivifiante, la magnificence des levers et couchers de soleil imprégnait l'atmosphère de pureté, de calme grisant par leurs colorations tendres ou éclatantes. Ces cieux emplis de douceur, de limpidité dispensaient une sensation de bien-être. Ces mêmes cieux cléments et purs rougeoyaient parfois violemment et se chargeaient de sable fin, quand le simoun se levait et s'insinuait partout en dépit des portes et fenêtres fermées. Il émanait de cet étrange poudroiement insidieux, une invincible pression confinant à l'étouffement, tant le souffle de ce vent était brûlant.

« La guerre finie vit le retour de mon mari et de notre établissement à Tiaret où j'obtins un poste dans une première école de garçons dite « *école nouvelle* » car à l'enseignement primaire traditionnel s'ajoutaient des sections professionnelles. Cette école se situait dans un quartier où plus tard fut édifié le lycée. Classes très chargées, population exclusivement musulmane dans cette « *école indigène* ».



Tiaret

« Peu après, je me retrouvais dans une école artisanale indigène aussi, mais de filles cette fois. Je me souviens qu'à une rentrée, le père d'une de mes futures élèves, en me présentant sa fille, me dit : « *elle est à toi, fais-en ce que tu veux, mais il faut qu'elle travaille bien* ».
Séjour, ô combien mémorable dans cette école dirigée par une magistrale directrice qui, chaque fin d'année scolaire, organisait une kermesse, pour assurer la vente des ouvrages réalisés par les élèves des classes artisanales. Ces ouvrages étaient de pures merveilles ; tout un chacun s'étonnait devant des réalisations d'une telle perfection. Nous étions chargées d'assumer leur vente dans nos classes respectives aménagées pour cette exposition-vente, et ce tout au long de la journée avec une foule de visiteurs et acheteurs émerveillés.

« Notre rigoureuse directrice, pour s'assurer notre total concours, nous enfermait à clé dans nos classes afin que cette vente ne connaisse pas la moindre interruption… mais c'était sans compter sur la fenêtre ouverte par laquelle se réalisaient les achats des amateurs ! Les colères colossales de cette sévère directrice lorsqu'elle prenait conscience de notre envol étaient spectaculaires… et nos fous rires s'avéraient intarissables !
« Puis, toujours à Tiaret, je fus affectée à une troisième école indigène de garçons, cette fois, située rue Bugeaud et qui comptait quatorze classes. L'une des classes que l'on appelait « *de transition* » me fut attribuée. Soixante deux petits Musulmans fréquentaient assidûment et témoignaient de la meilleure volonté d'assimiler notre enseignement qui, bien sûr, reposait sur l'acquisition du langage.
Nous formions une équipe unie, chaleureuse, maîtres européens et musulmans confondus. Cette entente se manifestait par des « *champagne-petits fours* » pour toutes les promotions anniversaires, évènements heureux, fins de trimestre et d'année. Dans cette école, c'était la joie de vivre, le bonheur d'une franche camaraderie qui était sincère et très réciproque. Rien ne nous laissait présager le gros orage qui couvait !

« A cette époque sévissait la teigne et le trachome, et dans nos attributions d'enseignants entrait l'obligation de donner les soins nécessaires. Chaque matin, nous devions badigeonner les crânes rasés et teigneux, d'huile de cade, noire, grasse, épaisse, à l'odeur très forte. Nous instillions des gouttes de collyre dans les yeux. Au cours de la matinée, la chaleur des crânes aidant, l'huile de cade se liquéfiait et dégoulinait dans le cou, sur les visages, les mains : aussi les cahiers étaient-ils maculés d'empreintes noires et grasses, et n'étaient ils plus que des torchons nauséeux qui me faisaient frémir à la pensée d'une possible inspection et me désolaient en songeant à la préparation de ces soixante-deux cahiers qui occupait largement mes veillées. Le calcul passionnait ces enfants (juste retour aux sources !).

« Cependant un jour, dans ce cours où nous n'avancions qu'à petits pas, et alors que nous arrivions au nombre 10, je demandais à un élève, après maintes explications, précisions et décompositions de me dire l'énumération de ces nombres. Bien jusqu'à 9, mais arrivé le 10, le petit élève me dit, à ma surprise :
« 7, 8, 9… 1 ». je lui rétorquai que ce n'était pas 1 mais 10.
« *Non, Madame, c'est 1, tu m'as dit que Zéro c'est rien* ». Son entêtement à ce propos fut tenace.

« Les fêtes de l'Aïd El-kébir étaient prétextes à nous offrir de délicieuses pâtisseries confectionnées par les mamans, rangées dans une assiette reposant sur un torchon méticuleusement propre et noué aux quatre coins. Nos petits élèves nous les offraient en se pavanant dans leurs vêtements flambant neuf.

« A cette époque, j'assurais aussi des cours pour adultes, après ma journée de classe, afin de bénéficier d'un « *petit plus* » arrondissant mon maigre traitement. C'était émouvant de voir l'application de ces hommes, les uns jeunes, les autres presque des vieillards qui souhaitaient apprendre à lire et à écrire notre langue. Ils y apportaient beaucoup de persévérance, de courage, d'application et de fermeté ; et tous étaient d'une rare correction envers la jeune institutrice que j'étais alors.

« Dans cette même période, je préparais et subissais avec succès, en février, les épreuves écrites, puis en juin, orales de mon certificat d'Aptitudes professionnelles d'enseignante.
L'occupation ne manquait guère lorsque je rentrais chez moi ; providentiellement mes parents s'occupaient de mes deux filles, et cela me permettait le déploiement de mes activités.
Je demeurais dans cette école de Tiaret, aux classes vétustes jusqu'en juin 1954 de ces années, j'ai gardé le souvenir de grandes amitiés, de compréhension avec des collègues animés du même du sacré et de directeurs chaleureux, dynamiques et bienveillants.

« Par une chance extraordinaire et aussi avec l'aide de mon premier Inspecteur qui m'épaula, j'obtins le poste convoité d'adjointe à l'école Laverdet filles de Maison-Carrée. Changer de département n'était pas particulièrement aisé, en dépit de la Loi Roustan ;
Résider dans la banlieue d'Alger, parcourir cette ville éclatante de blancheur, de lumière, d'évolution constante m'émerveillait ; Ce bel Alger devait voir se dérouler des évènements historiques et plus sûrement dramatiques.
J'étais comblée par la proximité de la Méditerranée que nous vénérions avec ferveur, tant elle nous paraît plus belle, plus douce, plus bleue « *du côté de chez nous* ». La proximité de ses plages de sable fin après quatorze ans de Hauts plateaux me faisait atteindre les limites de la félicité.
Ma nouvelle école faisait partie d'un énorme groupe scolaire : filles, garçons et cours complémentaire. Je fus donc affectée à l'école de filles, en octobre 1954, et pour huit années.

« Je découvrais une nouvelle ambiance, une autre qualité de vie et une population scolaire d'environ une cinquantaine d'enfants pas classe. Les petites musulmanes se mêlaient sans problème, et ce jusqu'en mai 1962, aux fillettes européennes. Un cours élémentaire 1ère année me fut confié. Je le conservais pendant ces huit années et je me sentais devenir une « *spécialiste* » de cette classe. A la fin de l'année, je découvrais avec émerveillement le chemin parcouru, les progrès réalisés ; les acquisitions dans ce cours étaient spectaculaires.

« Les dangers encourus dans cette énorme école, au centre d'une ville secouée par les attentats, étaient évidents, mais nous n'y pensions guère.
Une authentique distribution des prix aux élèves les plus brillantes nous réunissait, chaque année, dans la grande cour de récréation. Pour nous aussi, cette journée comportait une remise des prix !… Nous croulions sous les fleurs et les cadeaux.
Comment ne pas être émue à la pensée d'avoir perdu le contact avec ces merveilleuses directrices et collègues avec lesquelles j'ai parcouru ces huit années !

« C'est donc en juin 1962 que s'effectua l'affreuse cassure, qu'il fallut se sauver, abandonner cette attachante et inoubliable Algérie pour aborder une France qui visiblement ne nous accueillait pas chaleureusement. Le dépaysement moral, les meurtrissures du cœur, nous étreignaient affreusement… mais les enfants sont toujours des enfants pour les enseignants !

… Le périple de la vie d'une institutrice très « *pied-noir* » s'achève, après de multiples expériences enrichissantes, parfois cruelles, et avec des points de vue personnels sur la tâche qui nous a été confiée et que je crois avoir exécutée avec un maximum de cœur et d'enthousiasme. » [*Fin citation Mme Gilberte MENE- CHADÈS*]



DEPARTEMENT

Le département de TIARET fut un département français d'Algérie entre 1957 et 1962, avec pour code 9 K. Considérée depuis le 4 mars 1848 comme partie intégrante du territoire français, l'Algérie fut organisée administrativement de la même manière que la métropole. C'est ainsi que pendant une centaine d'années, Tiaret fut une sous-préfecture du département d'Oran jusqu'au 28 juin 1956, date à laquelle ledit département fut divisé en quatre parties, afin de répondre à l'accroissement important de la population algérienne au cours des années écoulées.
Le département de Tiaret fut créé le 20 mai 1957, et composé de quatre arrondissements provenant de l'ancien département d'Oran et d'un cinquième arrondissement provenant de l'ancien département d'Alger (celui de Vialar). Il couvrait une superficie de 25 997 km² sur laquelle résidaient 267 110 habitants et possédait quatre sous-préfectures, Aflou, Frenda, Saïda et Vialar.

L'Arrondissement de Frenda comprenait 23 communes :

AÏN-KERMES – AÏN-SKHOUNA – BEN-HALIMA - - BENI-OUINDEL – BOUROUMANE – DEHALSA – DJEDID – DJILLALI BEN-AMAR –DOMINIQUE-LUCIANI – FRENDA – GHOUADI – GUERGHA – HAOURET – HASSINAT – KCELNA – LOUHOU – MADENA –MAHOUDIA – MARTIMPREY – MEDRISSA – MEDROUSSA – MEGHRANIS – OULED-DJERAD –



Médrissa. (Oran). Monographie. Naissance, vie et dispersion du dernier village de colonisation créé par la France en Algérie. 1928-1962. by CARLES Serge - AMICALE DES MEDRISSIENS

MONUMENT AUX MORTS

Source : Mémorial GEN WEB

Le relevé n° 57 127 mentionne les noms de 245 Soldats « Morts pour la France » au titre de la Guerre 1914/1918 ; savoir :

ABDALLAH Ben Abdelkader (1916) -ABDALLAH Ben Sadaoui (1916) -ABDEL-KADER Ben Ahmed (1918) -ABDEL-KADER Benlaredj (1917) -ABDELKADER Ben Abdelkader (1916) -ABDELKADER Ben Ahmed (1915) -ABDELKADER Ben Ammeur (1915) -ABDELKADER Ben Brahim (1918) ABDELKADER Ben Daïf (1914) -ABDELKADER Ben M'ahmed (1914) -ABDELKADER Ben Messaoud (1914) -ABDELKADER Ben Messaoud (1918) ABDELKADER Ben Tayeb (1917) -ABDELKADER Ould Chikh (1918) -ABDELKADER Ould Lakhdar (1918) -ABDI Mohammed (1918) -ABED Ben Ali (1915) -ABID Abdelkader Ben Abdallah (1914) -AHMED Ben Cheraït (1916) -AHMED Ben Hadj Ben Kouider (1914) -AHMED Ben Saad

(1918) -AHMED Ben Saad Ben Mohammed (1916) -AHMED Ben Saïd (1915) -AHMED Ben Taleb (1915) -AHMED Ben Tayeb Ben Zineb (1915) -AÏD Attalah (1915) -AÏSSA Ben Ahmed (1916) -AÏSSA Ben Hamou (1916) -AÏSSA Ben Yahia (1914) -AÏSSA Ould Kaddour (1918) -AÏSSI Lakhdar (1919) -ALI Ben Bachir (1917) -ALLAL Ben Mohamed (1916) -AMAR Ben Abdelkader (1918) -AMAR Ben Naceur (1914) -AMARA Hocine (1917) -AMEUR Aounallah (1919) -AOUNALI Bouharkrat (1915) -BAGDAD Mohammed (1917) -BALI Bouziane (1916) -BAY Hadj Ben Mohammed (1914) -BEKADDOUS Ali Ould (1914) -BEKHADRA Brahim (1915) -BEKHADRA Mohammed (1914) -BEL HAOUARI Ben Kouider (1914) -BELBAL Khelifa (1918) -BELDA José (1918) -BELGACEM Ben Ahmed (1916) -BELHADJ Abdelkader (1914) -BELHOGAT Nedjadi (1914) -BELKACEM Ben Miloud (1915) -BELKHANNOUSSE Ben Mouli (1916) -BELKHANOUSSE Mohamed (1916) -BELLEBIA Rabah (1918) -BEN AGOUM Aïssa (1918) -BEN ALI Ben Khaled (1915) -BEN DAGHMICH Ben Kaddour (1917) -BEN HALIMA Ben Attalah (1915) –BEN-TRAD Abdelkader (1918) -BENAÏSSA Ben Ahmed (1917) -BENAÏSSA Ben Rahmoune (1914) -BENALACH Benaouda (1916) -BENALI Ben Saada (1916) BENBAKHTI Larbi (1918) -BENDARRI Bakhti (1916) -BENSETTI Abdelkader (1918) -BENYAGOUB Salah (1919) -BENYETTOU Ben Abderrahmane (1916) –BERAHOU Ahmed (1918) -BETTACHE Ben Kaddour (1914) -BONAFOS Félix (1915) -BOUBAKRE Ben Benhalima (1915) -BOUCHERIT Kaddour (1915) -BOUDJELLAL Aïssa (1918) -BOUHAFS Abdelkader (1915) -BOUHASSEN Ben Mohammed (1917) -BOUKRI Djelloul (1915) BOUKRI Mokhtar (1918) -BOUNADJA Habib (1918) -CHEFAR Hachemi (1916) - CHEFAR Kaddour (1914) -CHEIKH Ben Hadj (1916) -CHELLAL Belkhira (1916) -CHERRATTOU Ahmed (1918) -CHETOUANE Abdelkader (1918) -CHETOUANE Hadj ben Abid (1918) -CHIKH Ben Aïssa (1918) -DAHAN Salomon (1914) -DEHILISIS Mohamed (1918) -DERMELIANI Ould Bel Abbès (1918) -DERRER Abdelkader (1916) -DJADA Lahcène (1916) -DJEBBAR Tayeb (1915) -DJELLOUL Ould Tahar (1916) -DJERAD Mohammed (1918) -DUTRIEUX Gustave (1914) -EL KHIR Ben Attalah (1916) -EL KHIR Ben Salem (1914) -EL KHIR Mohamed (1918) -FAGET Joseph (1915) -FARED Tahar (1915) -FERDJEK Ahmed (1918) -FOURNIL Marcel (1918) -GAOUACEM Ben Abdelkader (1918) -GHANEM Ben Kheir (1914) -GHANINI Amar (1918) -GRANDJEAN Célestin (1918) -GUELAT Snouci (1917) -HADJ Ben Ali (1915) -HADJ Ben Sebkhaoui (1915) -HAMAÏD Kaddour (1915) -HAMOU Ben Kaddour (1917) - HANOUM Kaddour (1918) -HAOUARI Ben Bahloul (1916) -HEBHOUB Rahmani (1918) - HENAN Belgacem (1916) -HOUARI Abdelkader (1914) -HOUCHINE Mahmoud (1917) -KADDOUR Ben Mohammed (1915) -KADDOUR Ben Sayah (1915) -KADDOUR Ben Tayeb (1915) -KADDOUR Ben Thameur (1916) -KADDOUR Ould Lazreg (1915) -KADIR Abdelkader (1916) -KAMEL Ben Kaddour (1916) -KÉROUM Yahia (1917) -KHALED Ben Mohammed (1916) -KHALED Ben Saad (1918) -KHELIFA Ahmed (1918) -KHELIFA Aïssa (1918) -KHIATI Kaddour (1914) -KHIATI Mohamed (1918) -KHORIEZ Aïssa (1918) -KOUIDER Ben Rabah (1918) -KOURA Laredj (1916) -LAHCEN Ben Mohamed (1917) -LAÏD Ben Yahia 1917) -LAÏD Ould Mohamed (1917) -LAÏD Ould Naïmi (1915) -LAKDAR Ben Mohamed (1919) -LARBAOUI Kaled (1918) -LARBI Ben Benzineb (1914) -LARBI Ben Mohamed (1915) -LARBI Ould Adda (1918) -LARBI Ould Tahar (1915) -LAZRED Benaouda (1914) -LAZREG Ben Abdelkader (1915) -LÉALLA Ben Mahiédine (1915) -LEVESQUE Robert (1916) -M'HAMED Ben Saad (1915) -M 'HAMED Ben Tayeb (1916) -M'HAMMED Ben Djilali (1915) -MAAMAR Ben Bachir (1916) -MAHDI Ben Ali (1918) -MAHFOUD Ben Mohammed (1916) -MAHIEDDINE Ben Ali (1915) -MAHROUZ Mohamed (1916) -MALEK Hadj (1917) -MAZOUZ Mohammed (1917) -MEKI Ben Abdelkader (1917) -MÉNAD Ben Djilali (1917) -MENOUAR Fellah (1917) -MESSAOUD Abdelkader (1915) -MESSAOUD Benhamadi (1915) -MICHEL Paul Casimir (1915) -MILOUD Ben Aïssa (1915) -MILOUD Ben Mohamed (1917) -MIMOUN Ben Belgacem (1916) -MOHAMED Ben Abdelkader (117) -MOHAMED Ben Aïssa (1915) -MOHAMED Ben Brahim (1918) -MOHAMED Ben Djilali (1915) -MOHAMED Ben Khaled (1915) -MOHAMED Ben Mahjoub (1918) -MOHAMED Ben Yahia (1915) -MOHAMMED Bel Hadj (1914) -MOHAMMED Bel Hadj Abdelkader (1915) -MOHAMMED Ben Abdelkader (1917) -MOHAMMED Ben Agoun (1915) -MOHAMMED Ben Ahmed (1918) -MOHAMMED Ben Ahmed (1914) -MOHAMMED Ben Aïssa (1916) -MOHAMMED ben Ali (1918) -MOHAMMED Ben Ali (1918) -MOHAMMED Ben Bachir (1917) -MOHAMMED Ben Benali (1915) -MOHAMMED Ben Kaddour (1917) -MOHAMMED Ben Labed (1916) -MOHAMMEDI Abdelkader (1916) -MOKHTAR Ben Khaled (1917) –MOKHTAR Ben Laadjal (1917) -MOSTEFA Ben Chikh (1918) -MOUSSA Ben Belal (1914) -MULLER Émile (1916) -MURET Laurent (1918) NACEUR Ben Lakehal (1914) -NACEUR Ben Ouadah (1918) -NACEUR Ben Zerrouki (1917) -NAÏB Boumadi (1916) -NAÏMI Ben Mohammed (1914) -RABAH Ben Djoudi (1915) -RABAH Ben Rabah (1914) -RABAH Ben Ramdane (1916) -RAHMANI Ahlamallah (1918) -RAHMOUNI Ben Aïssa (1914) -RAHOU El Habib (1918) -RAMDANE Ben Brahim (1916) -REGUIEG Ben Abdelkader (1916) -REZZIK Mohammed (1916) -SAAD Ben Naïmi (1915) -SABEUR Benali (1914) -SADOUNE Belhogat (1918) -SAFI Madani (1916) -SAFI Madani Ben Abdelkader (1917) -SAHRAOUI Ben Ahmed (1914) -SAÏAB Ben Brahim (1918) -SAÏD Ben Khaled (1915) -SAÏD Ben Mohammed (1916) -SAÏDI Djillali (1919) -SASSI Khouider (1918) -SASSI Yahia (1918) -SAVOURNIN Edmond (1918) - SEDDIK Sahraoui (1916) -SENOUSSI Djelloul (1916) -SERHANE Megueni (1918) -SLIMAN Ould Mohammed (1918) -SLIMANE Ben Meki (1915) -SMAÏLI Benhaouar (1914) -TAHAR Ben Abdelkader (1915) -TAHAR Ben Seddik (1915) -TALEB Bagdad (1915) -TAMI Ben Ahmed (1916) -TAYBAOUI Tayeb (1919) -TAYEB Ben Ahmed (1915) -TOUABIA Ahmed (1916) -TOUMI Ben Hadj Messaoud (1914) -TSAMEUR Ben Lougsaïr (1917) -YAHIA Ben Mohammed (1914) -YAHIA Ben Saad (1915)

Nous n'oublions pas nos valeureus Soldats, victimes de leurs devoirs dans cette région :

Sous-lieutenant (*1er RCP*) ALLAIRE Yves (21 ans), tué à l'ennemi le 29 juin 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) BARBE Claude (20 ans), tué à l'ennemi le 05 juin 1957 ;
Chasseur (*5e GCP*) BAUGUIL Roland (22 ans), tué à l'ennemi le 26 mars 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) BEAUVOIS Jean Henri (20 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Sergent-chef (?) BILLET Roger (29 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Lieutenant (*31e GCP*) BONNET André (24 ans), mort des suites de blessures le 24 juin 1958 ;
Soldat (*226e BI*) CABART Jack (20 ans), tué à l'ennemi le 24 janvier 1957 ;
Caporal-chef (*776e CRE*) CABRERA Emile (23 ans), enlevé et disparu le 12 novembre 1956 ;
Soldat (?) CALMES Bernard (21 ans), tué à l'ennemi le 03 juillet 1961 ;
Gendarme (*10e LG*) CHARRIER Roger (33 ans), tué à l'ennemi le 19 janvier 1957 ;
Chasseur (*5e GCP*) CORBIER Francis (21 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) COSTE Guy (22 ans), tué à l'ennemi le 29 août 1956 ;
Chasseur (*5e GCP*) DAULT Albert (21 ans), tué à l'ennemi le 26 juin 1959 ;
Caporal (*5e BCP*) DJEBARA Benyahia (31 ans), enlevé et disparu le 13 avril 1962 ;
Soldat (?) DURENG-LAFONT Alice (?), tuée à l'ennemi le 11 janvier 1962 ;
Sergent (?) FAGEOL Bernard (24 ans), tué à l'ennemi le 26 avril 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) GALZAGORRI Jean (21 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Sous-lieutenant (*Air ELO/445*) GOUREAU Alain (25 ans), tué à l'ennemi le 26 avril 1958 ;
Conducteur (*588e BT*) GROSJEAN Michel (22 ans), mort des suites de blessures le 19 septembre 1958 ;
Gendarme Auxiliaire (*5e BCP*) HAOUS Abdelkader (32 ans), enlevé et disparu le 15 avril 1962 ;
Soldat (*1er RIM*) HEUZARD Bernard (20 ans), tué à l'ennemi le 18 octobre 1958 ;

Général de division (*4e DIM*) JARROT Gaston (55 ans), mort accidentellement en service le 30 août 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) JOLIVIER Pierre (20 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Soldat (?) LAMARGOT Justin (?), tué à l'ennemi le 15 août 1957 ;
Lieutenant (*57e RI*) LEBLANC Robert (46 ans), tué à l'ennemi le 30 décembre 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) LEBOUGRE Louis (21 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) LEFEVRE Bernard (23 ans), tué à l'ennemi le 17 mars 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) LEMASSON Claude (21 ans), tué à l'ennemi le 04 juillet 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) LEMELTIER Jean-Claude (22 ans), tué à l'ennemi le 18 janvier 1958 ;
Soldat (?) MAITRE René (22 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) MANCEL Raymond (21 ans), tué à l'ennemi le 04 juillet 1958 ;
Soldat (*1er RIM*) MENARD René (22 ans), tué à l'ennemi le 18 octobre 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) MOREL Géo (21 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) MOUTON Roger (21 ans),tué à l'ennemi le 22 février 1958 ;
Aviateur (*GALA 2/474*) ODEAU Claude (21 ans), tué à l'ennemi le 26 avril 1958 ;
Soldat (*21e RTA*) OUCHENE Salah (24 ans), enlevé et disparu le 26 mars 1958 ;
Chasseur (*5e GCP*) PECATE Roger (21 ans), mort des suites de blessures le 27 septembre 1958 ;
Sergent-chef (*5e GCP*) PERES Raymond (28 ans), tué à l'ennemi le 05 juin 1957 ;
Spahi (*9e RS*) PERRIN Daniel (21 ans), mort accidentellement en service le 03 juillet 1961 ;
Chasseur (*5e GCP*) PHILIPPEAU Symphorien (20 ans), mort des suites de blessures le 15 juin 1959 ;
Sergent-chef (*5e BCP*) PICARD Gilbert (32 ans),tué à l'ennemi le 05 juin 1957 ;
Capitaine (*EM 4e DIM*) QUANTIN Louis (34 ans), mort accidentellement en service le 30 août 1959 ;
Chasseur (*5e GCP*) QUERO Francis (21 ans), tué à l'ennemi le 27 septembre 1958 ;
Caporal (5e BCP) ROUANE Lagueb (25 ans), enlevé et disparu le 15 avril 1962 ;
Sergent (?) SEGURA Joseph (36 ans), tué à l'ennemi le 17 juillet 1961 ;
Canonnier (*12e RA*) SOURIS Bernard (22 ans), mort accidentellement en service le 09 avril 1958 ;
Chasseur (*31e GCP*) TALIER Maurice (22 ans), tué à l'ennemi le 16 juin 1958 ;
Sergent (*2e GCP*) THOS François (22 ans), tué à l'ennemi le 28 mai 1958 ;
Capitaine (*1er RIM*) TRINQUAND Georges (34 ans), tué à l'ennemi le 18 octobre 1958 **Ndlr : Son fils Dominique, Général (2ème section) on le voit souvent sur la chaine LCI.**


Général Trinquand Dominique.

Nous n'oublions pas notre malheureux compatriote victime d'un terrorisme aveugle mais bien cruel :

M. TARTAS Robert (34 ans), assassiné par le FLN le 15 août 1957 ;

EPILOGUE MEDRISSA

De nos jours (recensement 2008) = 15 293 habitants.

SYNTHESE réalisée grâce aux Auteurs précités et aux Sites ci-dessous :

http://encyclopedie-afn.org/Medrissa - Ville
https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1898_num_7_31_18092
https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/14/9/30/43310
https://journals.openedition.org/insaniyat/4676
https://www.clan-r.org/portail/la-vie-d-une-institutrice-en-algerie
http://armspark.msem.univ-montp2.fr/sigmed/Relizane2012/13_HALLOUZFAIZA.pdf
http://saidabiida.canalblog.com/archives/2012/06/12/24479771.html
http://ruisseaualger.e-monsite.com/pages/lettre-d-un-vieux-colon-pour-nos-enfants.html
http://diaressaada.alger.free.fr/l-mes_cartes-postales/Population/Oran/Oranie.html

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude ROSSO [jeanclaude.rosso3@gmail.com]